

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 10

Artikel: On caïon bin plliorâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199259>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dance de diplômés et sa pénurie de numéraire ; aussi vend-il sa science à des prix très modérés.

Gédéon commence sa leçon : « Mesdemoiselles, je vous ai dit la dernière fois qu'on pouvait couper la queue d'un rat et greffer cet appendice sur le dos de l'animal. Aujourd'hui, j'ai apporté deux rats. Je vais en prendre un.... » Gédéon introduit sa main dans la cage, mais le rat lui glisse entre les doigts et, après avoir humé l'air, se laisse dévaler sur le sol. Dans le mouvement que Gédéon fait pour ressaisir le fugitif, il renverse la cage, d'où l'autre rat, jusqu'alors blotti, apeuré, au fond de sa prison, s'élance d'un bond sur l'atlas anatomique ouvert devant mademoiselle Sidonie. Celle-ci, horrifiée, se renverse évanouie contre le dossier de sa chaise. Les autres jeunes filles grimpent sur les bancs, escaladent les tables, poussent des cris suraigus. Les unes, haut perchées, se tiennent immobiles, les pieds joints, les jupes serrées au corps. D'autres sautillent comme si elles étaient sur des charbons ardents. Mademoiselle Yvonne, affolée, lance tous les enciers dont elle peut se saisir contre les rats fugitifs. Elle ne réussit qu'à les éclabousser, mais le sol se couvre de flaques noirâtres. Mademoiselle Otilie, un parapluie ouvert devant elle en guise de bouclier, cherche à opérer sa retraite dans la direction de la porte. Elle n'avance guère : le parapluie s'accroche aux angles des tables, aux pieds des chaises qu'il entraîne avec fracas. A terre, dans un coin, Gertrude est prise d'une crise de rire nerveux incoercible, qui se traduit par des gloussements de poule précipités. Mademoiselle Gabrielle ouvre la fenêtre donnant sur le jardin et veut l'enjamber ; mais elle a mal pris son élan et reste à califourchon sur le rebord de la fenêtre, d'où elle ne peut descendre. Les rats voient l'issue : ils passent sur la robe de la jeune fille, où ils laissent un noir sillon d'encre, et gagnent le large, tandis que Gabrielle crie de plus en plus fort avec des intonations d'enfant rageur : « Maman — maman — mam-an ! »

Cléopâtre, elle, a trouvé autre chose. Elle s'est élancée dans la direction de Gédéon, et les deux mains nouées autour du cou du jeune homme, elle supplie : « Monsieur, monsieur, oh ! monsieur ! » Comment cela se fit-il, il ne put jamais l'expliquer, mais Gédéon se trouva sur une chaise, un bras passé autour de la taille de la jeune fille assise sur ses genoux.

Dame, que voulez-vous ! Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il sentit, tout contre sa joue, la carresse de l'opulente chevelure. Que faire ? Ne pouvant se lever pour atteindre le flacon d'éther, il déposa, comme calmant, deux baisers sur les beaux yeux qui suppliaient toujours : « Monsieur, oh ! oh ! monsieur ! »

Précisément, madame Lavertu accourait au bruit, suivie du personnel de la maison, portant qu'une poêle à frire, qui un plumet. A la vue du groupe, elle perdit — oh ! pas pour longtemps — la parole, et ne put traduire son indignation qu'en levant au ciel les bras, les yeux et les volants de son bonnet.

Huit jours après, on recevait le communiqué suivant :

« Madame et Monsieur Avue ont l'honneur de vous faire part du prochain mariage de leur fille Cléopâtre avec Monsieur Gédéon Leherissé, licencié es-sciences, docteur en philosophie, privat-docent à l'Université. »

ELÉONORE BICHELER.

On caïon bin pliorà.

Se lè z'écretourés dient que faut s'amà lè z'ons lè z'autro et noutron prochain coumeint no-mimo, y'ein a bounadrai, po fèrè vaire que

sont onco meillàò chrétiens que lè z'autro, qu'àmont lè bitès coumeint se l'étiout l'ao seimbliaù et on ein vai prào soveint que lè z'àmont onco bin mè que lè dzeins.

Ne dio pas que ne faille pas amà lè bitès ! bin ao contrèro ; ne faut ni l'ao fèrè d'ao mau et onco mein lè borriaudà, kà, se lè bitès ne sont que d'ao bitès, le s'avont bin qu'ou l'ao fà d'ao bin et qu'ou l'ao fà d'ao mau. Vouaiti-vai 'na valse qu'on a coutema dè grattà su la tita quand on l'ài baillè à lèsi se le ne cliennè pas lo cotson ti lè iadzo que vo vai à la retse ? Vouaiti-vai onco lè dzenelhiès coumeint le sè rappertont vai la portetta dè la dzenelhira quand la fenna arrevè po l'ao bailli à medzi ? Et bin l'est paceque cliàò bétietès no cognaisont et no z'amont ; faut don lè z'amà assebin.

Mà, po lè z'amà, tsacon a sa façon et y'ein a que vont pi tráo liein. Ne su pas de clià società dè seor mutuet po protédzi lè bitè et tot parai y'amo gros lè tsins et lè tsats, mà, po lè laissi piautenà contre voutrè tsausses, que vo coffiyont tot ; po laissi cliàò bitès vo grimpà su lè dzenàò quand vo z'itès chètà, que vo sè nont on mouè dè pai pè su lè z'hailons sein complà que vo garnessont onco dè pudzes ; po fèrè cutsi on tsat àobin on tsin avoué sé, dein lo lhi. coumeint font 'na boun'eimpattia dè cliàò vilhiès damuzalles : po tot cein, na ! n'ein su pas !

On pào amà lè bitès ; mà faut adé teni son rang, coumeint dit noutron syndico et se la vilha que vé vo derè avai cein su, n'arai petètrè pas amà atant son caïon et ne sè sarai pas cru d'obedjà dè sè passà dè cauquies bops bocons dè bajou et ne sarai pas gravà dè medzi d'ài z'aillettès et dè la sàocesse à greli.

La Française d'ao Praz d'avau avai don on anglais et l'amavè tant clià bite qu'on arai djurà que l'ètai son frare ; l'ài tegnai, que crayo, mè qu'à se n'hommo ; faillai vaire ! D'aboo, l'ètai la vilha que l'ài portavè adé à medzi et vo devenà coumeint le fasai lè mètrà : totès épaisses dè truffes, dè reprin et dè jerdinàdzo que tot cein ètai onco meillàò avoué dè la couète ; l'ài vouthivè mimameint d'ài restès que l'ariont onco pu fèrè on bon dinà po lo dzo d'après ; enfin quiet, rein n'ètai tráo bon po cé pourro caïon et crayo que se la Française avai su que l'amavè, l'ài arai prào bailli dè la cougarda àobin dè la resegna su d'ao pan avoué d'ao buro frais !

Faillai assebin la vaire la demeindze matin ! Le saillivè quie dévant et, avoué 'na brossa dè rezetta, le frottavè et le tortisvè du lo mor tant qu'àò bet dè la quia qu'on arai djurà que volliavè lo revoudrè dè la demeindze, pu lo reintravè à l'éboiton, mà potsi àò tot fin.

Ma fai, pè vai Tsalande, l'aviont fauta dè tsai et l'ètai lo momeint dè lo mettre bas quand bin la Française desai adé dè pacheintà, que faillai onco lo gardà on part dè teimps po que s'èyè pllie gros ; se n'hommo à la fin d'ài fins ne volliavè perein dè cé commerço et d'acco avoué lo boutsi et la tripière, l'ont tià on bio matin sein l'ài ein pipà 'na brequa.

Cauquies dzo après, que la Française fut tant bin que mau consolà dè son pourro caïon, l'ont boutà couaire cauquies z'aillettès avoué dè la campouta.

Tandi que dinavont, la vilha medzivè bin lè truffès boulaîtès et la campouta, mà le fasai 'na ruda pouèta mena ài coutèlettès et se n'hommo, que la vouaitivè du on momeint, l'ài fà :

— Adon, porquie ne medzè-tou pas cliàò z'aillettès, le sont destrà bounès, agotta-lè-vai !

Et la pourra Française l'ài repont ein sè catseint la frimousse dein son fordaï, po pas que vayè que plioravè :

— Caise-tè, Djan ! vai-tou, y'è tant amà cé pourro caïon dè son viveint, que mè farà

maubin d'ein totsi pi 'na brequa, ora que l'est tià ! mè seimbliaù que mè criè : Misericorde !

Un remède infallible contre la goutte.



La goutte, ce mal terrible qui torture tant de malheureux, ne résiste guère au remède suivant que veut bien nous indiquer, après une expérience des plus concluantes, un de nos abonnés. Ce remède est très ancien, paraît-il.

« Il suffit de prendre le mouchoir d'une demoiselle de cinquante ans, qui n'a jamais eu l'envie de se marier ; tremper ce mouchoir dans l'eau qui fait marcher le moulin d'un meunier consciencieux ; étendre ce mouchoir, pour qu'il sèche, sur la haie qui entoure le jardin d'un pasteur protestant sans enfants ; le marquer ensuite avec l'encre d'un avocat qui n'a jamais dit que la vérité, puis prier un médecin qui n'a pas de décrets sur la conscience d'appliquer le dit mouchoir sur la partie malade. »

« Neuf fois sur dix, nous assure notre correspondant, la guérison intervient au bout de deux ou trois jours, au plus. »

Boutades.



Un de nos campagnards est venu l'autre jour surprendre son fils qui fait des études de droit à l'Université. Il remarque que le réveil-matin est réglé sur midi.

— Dis-moi, Benjamin, je vois que l'aiguille de ton réveil est mise sur midi ; tu ne te lèves pourtant pas à de pareilles heures ?

— Mais que penses-tu là, père ! Tous les matins je bûche ferme, et si j'ai réglé ainsi mon réveil, c'est pour qu'il me rappelle l'heure du dîner.

— Bon ! bon !... A la bonne heure.

— Tiens, vous avez maintenant la lumière électrique à Lausanne ?

— Mais oui. Et vous donc, à N[°], ne l'avez-vous pas ?

— Oui, en temps d'orage.

A l'école.

Le maître. — L'un de vous, mes amis, peut-il me nommer quatre animaux d'Afrique ?

Un élève (levant la main). — Moi, m'sieu.

Le maître. — Eh bien, voyons ?...

L'élève (radieux). — Trois lions et un rhinocéros.

A l'auberge communale de C...

— Votre bière n'est pas buvable aujourd'hui, père Abram. Qu'y a-t-il donc ? Vous en aviez de si bonne la semaine dernière.

— Voyez pourtant, Mossieu, ce que c'est que l'émagination ;... c'est le même tonneau.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Jeudi soir, s'est terminée la saison de comédie. *Le monde ou l'on s'ennuie*, de Pailleron, avait attiré un auditoire des plus élégants. Toutes les places étaient prises ; l'orchestre même avait dû céder une partie de son domaine. Nos artistes ont été très fêtés ; couronnes, bouquets, palmes leur ont été prodigués. — Au **Petit Poucet** la place, maintenant.

Le **Kursaal** tient une nouvelle série de succès. Les représentations ordinaires ont recommencé avec un programme très varié, qui, depuis une semaine, fait chaque soir salle comble.

M. Scheler a répété hier soir, à la Salle centrale, sa belle conférence sur *Victor Hugo*. Auditeurs nombreux et enthousiastes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.